

Claire Messud

La Femme d'En Haut



folio

COLLECTION FOLIO

Claire Messud

La Femme d'En Haut

*Traduit de l'américain
par France Camus-Pichon*

Gallimard

Titre original :
the woman upstairs
Alfred A. Knopf, New York.

© *Claire Messud, 2013.*
© *Éditions Gallimard, 2014, pour la traduction française.*

COUVERTURE

Photo © *Plainpicture / Mia Takahara (détail).*

*Claire Messud, née aux États-Unis en 1966, a fait ses études à Yale et à Cambridge. Finaliste du prix PEN/ Faulkner grâce à son premier roman *When the World was Steady*, elle a publié *La vie après* et *Une histoire simple* puis *Les enfants de l'empereur*, qui a figuré dans la sélection finale des dix meilleurs livres de l'année 2006 du *New York Times*. Elle est également l'auteur de *La Femme d'En Haut*. Elle vit et travaille à Boston.*

*À Georges et Anne Borchardt,
et, comme toujours, à J. W.*

« Ognuno vede quello che tu pari, pochi sentono quello che tu se' . »

MACHIAVEL

Le Prince

« Sans doute peu de personnes comprennent le caractère purement subjectif du phénomène qu'est l'amour, et la sorte de création que c'est d'une personne supplémentaire, distincte de celle qui porte le même nom dans le monde, et dont la plupart des éléments sont tirés de nous-mêmes. »

MARCEL PROUST

À la recherche du temps perdu

« Rien à foutre de ces idéologies bien-pensantes. »

PHILIP ROTH

Le théâtre de Sabbath

PREMIÈRE PARTIE

Jusqu'où va ma colère? Mieux vaut ne pas le savoir. Personne n'a envie de le savoir.

Je suis une fille dévouée, une fille sympa, une fille modèle après avoir été une élève modèle, bien sous tous rapports, pleine de conscience professionnelle, et je n'ai jamais piqué le copain d'une autre, jamais laissé tomber une copine, j'ai encaissé les conneries de mes parents et celles de mon frère, et puis d'abord je ne suis plus une fille, j'ai quarante ans passés, putain, je suis une bonne institutrice, les élèves m'adorent, et je tenais la main de ma mère quand elle est morte, je la lui ai tenue pendant les quatre ans qu'elle a mis à mourir, et tous les jours je téléphone à mon père — tous les jours, vous m'entendez, et quel temps as-tu, de ton côté de la rivière, parce que ici il fait plutôt gris et un peu lourd? Sur ma tombe, on aurait dû lire: «À une grande artiste», mais si je mourais maintenant, c'est: «À une si merveilleuse institutrice/fille/amie» qu'on lirait; et moi, ce que j'ai vraiment envie de crier et de voir gravé en lettres majuscules dans le marbre, c'est: ALLEZ VOUS FAIRE FOUTRE!

Est-ce que toutes les femmes ne ressentent pas ça? La seule différence, c'est notre degré de lucidité, notre capacité à assumer cette fureur. Nous sommes toutes des furies, sauf les plus bêtes d'entre nous, et ce qui m'inquiète aujourd'hui, c'est ce lavage de cerveau qu'on nous fait subir dès le berceau, au point que même les plus intelligentes d'entre nous finiront bêtes comme leurs pieds, elles aussi. De quoi je parle? Des filles du cours élémentaire de l'école Appleton, voire de celles du cours préparatoire, et du fait que lorsqu'elles arrivent dans ma classe, elles sont définitivement perdues — elles ne pensent plus qu'à Lady Gaga, à Katy Perry, à se faire des French manucure, à leurs vêtements adorables, et même à leur coiffure! Au cours élémentaire! Elles s'intéressent plus à leurs cheveux et à leurs chaussures qu'aux galaxies, aux chenilles ou aux hiéroglyphes. Comment tous les discours féministes des années soixante-dix ont-ils pu nous conduire là, au stade où être de sexe féminin signifie: Sois belle et tais-toi? Pire encore que l'épithète « À une fille dévouée », il y a « À une fille ravissante », tout le monde le savait, autrefois. Mais aujourd'hui nous sommes perdus dans le monde des apparences.

Voilà pourquoi je suis tellement en colère, au fond: pas à cause des corvées, de la nécessité de se faire belle et de tout ce qu'implique le fait d'être une femme — ou, plus exactement, d'être *moi* —, sans doute parce qu'il s'agit de notre lot commun, à nous autres humains. Non, je suis en colère à cause du mal que je me suis donné pour sortir du Palais des Glaces, de cette vision illusoire et déformée du monde, de mon microcosme de la côte

Est des États-Unis durant la première décennie du ^{xxi}^e siècle. Derrière chaque putain de miroir s'en cache un autre, derrière chaque couloir se cache un autre couloir, et fini de rire, cela n'a plus rien de drôle, mais apparemment il n'y a aucune porte indiquant la sortie.

Chaque été pendant la fête foraine, quand j'étais enfant, nous allions au Palais des Glaces avec son visage en carton-pâte au sourire grimaçant, sur deux étages. Nous entrions dans sa bouche, entre ses dents gigantesques, nous longions sa langue rose vif. Rien qu'à le voir, nous aurions dû nous méfier de ce visage. Il était là pour nous faire rire, or il nous terrifiait. Le sol ondulait ou tanguait, les murs étaient de travers, les salles peintes pour créer une perspective trompeuse. Des lumières se déclenchaient brutalement, des coups de corne retentissaient dans d'étroits corridors vacillants, bordés de miroirs grossissants, amincissants, déformants, vous renvoyant votre reflet inversé. Parfois le plafond s'écroulait ou le sol se soulevait, ou bien les deux à la fois, et je redoutais d'être écrasée comme un insecte. Le Palais des Glaces m'effrayait encore plus que le train fantôme, d'autant que j'étais censée m'y amuser. Or je n'aspirais qu'à en sortir. Mais les portes avec l'inscription SORTIE n'ouvraient que sur d'autres salles en folie, d'autres interminables couloirs mouvants. Il n'existait qu'un seul itinéraire pour traverser le Palais des Glaces de part en part, un itinéraire implacable.

J'ai fini par comprendre que la vie même est ce Palais des Glaces. Tout ce qu'on cherche, c'est la porte avec l'inscription SORTIE, l'échappatoire

vers un lieu où se trouvera la Vie réelle ; et on ne la découvre jamais. Non : permettez-moi de rectifier. Ces dernières années il y a eu une porte, plusieurs portes, je les ai ouvertes et j'ai cru en elles, j'ai cru un temps avoir pu accéder au Réel — quelle extase et quelle terreur, mon Dieu, quelle intensité : tout semblait si *différent* ! —, jusqu'au jour où j'ai soudain pris conscience que depuis le début j'étais prisonnière du Palais des Glaces. J'avais été flouée. La porte avec l'inscription SORTIE n'indiquait pas du tout la sortie.

*

Je ne suis pas folle. En colère, oui ; folle, non. Je m'appelle Nora Marie Eldridge et j'ai quarante-deux ans — ce qui est un âge beaucoup plus avancé que quarante ans, ou même quarante et un ans. Je ne suis ni jeune ni vieille, ni grosse ni maigre, ni grande ni petite, ni blonde ni brune, ni belle ni laide. Parfois plutôt jolie, voilà sans doute l'opinion générale, un peu comme les héroïnes des romans Harlequin que j'ai lus en abondance dans ma jeunesse. Je ne suis ni mariée ni divorcée mais célibataire. Ce qu'on nommait une vieille fille autrefois, mais plus maintenant, car cela sous-entend qu'on est fanée, ce qu'aucune de nous n'a envie d'être. Jusqu'à l'été dernier, j'étais institutrice de cours élémentaire à l'école Appleton de Cambridge, Massachusetts, et je retournerai peut-être enseigner là-bas, je n'en sais trop rien. À moins que je ne mette le feu à la terre entière. J'en serais capable.

Notez que même si je suis mal embouchée, je ne

jure pas devant les élèves — sauf les rares fois où un « Merde ! » espiègle m'échappe, mais toujours à voix basse, toujours in extremis. Si vous vous demandez comment quelqu'un de si coléreux peut faire la classe à de jeunes enfants, laissez-moi vous rassurer : chacun de nous peut s'emporter, et certains de nous sont plus susceptibles de le faire, mais pour être un bon enseignant il faut un minimum de sang-froid, dont je dispose. J'en ai même plus que le minimum. À cause de mon éducation.

Deuxièmement, je ne suis pas une Femme du Souterrain qui en veut de ses malheurs à la terre entière. Encore qu'*en un sens* je sois quand même une Femme du Souterrain — n'est-ce pas notre lot à toutes, obligées que nous sommes de céder du terrain, de faire un pas de côté, de rester en retrait, sans gloire ni admiration ni reconnaissance ? Nombreuses à vingt ou trente ans, nous sommes carrément légion vers la quarantaine ou la cinquantaine. Mais le monde devrait comprendre, s'il en avait quelque chose à faire, que les femmes comme nous ne vivent pas sous terre. Pour nous, pas de cave pleine d'ampoules électriques, à la Ralph Ellison ; pas de souterrain métaphorique à la Dostoïevski. Nous sommes toujours en haut. Pas comme ces folles dans leur grenier — on parle assez d'elles, d'une façon ou d'une autre. Nous sommes la voisine sans histoires du deuxième étage au fond du couloir, celle dont la poubelle est toujours rentrée, qui vous sourit chaleureusement dans l'escalier et que l'on n'entend jamais derrière sa porte close. Dans nos vies muettes de désespoir, nous sommes cette Femme d'En Haut, avec ou sans foutu chat tigré ou fichu labrador qui

court partout, et personne ne s'aperçoit que nous sommes furieuses. Nous sommes complètement invisibles. Je ne voulais pas le croire, ou je croyais que ça ne s'appliquait pas à moi, mais j'ai découvert que je n'étais pas différente des autres. L'enjeu est maintenant de savoir quelle stratégie adopter, que faire de cette invisibilité, comment la rendre incandescente.

*

La vie consiste à choisir ses priorités. À comprendre comment l'imaginaire détermine le réel. Vous êtes-vous déjà demandé si vous préféreriez voler dans les airs ou être invisible ? J'ai posé la question autour de moi pendant des années, me disant toujours que la réponse me révélait à qui j'avais affaire. Je suis entourée de gens qui préféreraient voler. Les enfants en rêvent presque tous. La Femme d'En Haut aussi. Les plus insatiables demandent s'ils ne pourraient pas faire les deux ; et certains — que j'ai toujours considérés comme des salauds, des assoiffés de pouvoir, des manipulateurs — choisissent l'invisibilité. Mais la plupart d'entre nous rêvent de pouvoir voler.

Vous souvenez-vous de ces rêves ? Je n'en fais plus, mais ils ont été l'une des joies de ma jeunesse. Se retrouver en situation désespérée — une meute de chiens sur les talons, ou bien face à un fou furieux brandissant le poing ou une massue — et pouvoir s'élever lentement d'un simple battement d'ailes, à la verticale tels un hélicoptère ou une apothéose, puis prendre son envol, enfin libre. J'effleurais les toits, me gorgeant de vent,

Claire Messud
La Femme d'En Haut



La Femme d'En Haut
Claire Messud

Cette édition électronique du livre
La Femme d'En Haut de Claire Messud
a été réalisée le 22 mars 2016
par les Éditions [Gallimard](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070468881 – Numéro d'édition : 295284).

Code Sodis : N79383– ISBN : 9782072650277
Numéro d'édition : 295286.

folio
folio-lesite.fr